

Virginie Laganière. En solo

Esther Bourdages

Number 106, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79449ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

2368-030X (print)

2368-0318 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourdages, E. (2015). Virginie Laganière. En solo. *ETC MEDIA*, (106), 12–23.

VIRGINIE
LAGANIÈRE,
EN
SOLO



Virginie Laganière, *Post Olympiques*, installation photographique, 2014. Projet en cours de 2012 à 2015.
En collaboration avec Jean-Maxime Dufresne, VU, Québec. Photo : Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne.

1 Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne, *Sans titre, Marché de poissons Tsukiji*, Tokyo, 2015. Photographie numérique. Photos : Virginie Laganière.

2 Virginie Laganière, *Post Olympiques*, installation photographique, 2014. Projet en cours de 2012 à 2015. En collaboration avec Jean-Maxime Dufresne, VU, Québec. Photo : Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne.

3 Virginie Laganière, série *Tablerones*, 2015. Photographie numérique ; exposition collective à Art Souterrain 2015 : *Sécurité : que reste-t-il de nos espaces de liberté ?*, Palais des congrès, Montréal. Photos : Virginie Laganière.

Suite à la demande d'ETC MEDIA d'organiser, en partenariat avec le Printemps numérique, une conférence dans le cadre de la manifestation Montréalissimo au Centre Phi, mon choix s'est très rapidement arrêté sur l'artiste Virginie Laganière.

Dans un premier temps, cette artiste présente un cheminement très stimulant et très diversifié. Basée à Montréal, Virginie Laganière a présenté son travail au Québec, ailleurs au Canada, ainsi qu'en Europe et en Asie. De nature anthropologique, ses recherches portent sur les espaces construits, les phénomènes d'insécurité, la psyché humaine et les technologies de perception au sein d'installations artistiques. Ces dernières se composent d'éléments sculpturaux, de son, d'éclairage, de photos et de vidéos, avec un intérêt marqué pour l'élaboration d'environnements in situ. Au-delà de la relation spécifique avec le lieu de présentation, son travail incorpore des aspects fictionnels et documentaires issus d'entrevues et de recherches sur le terrain¹.

La démarche de Virginie Laganière se caractérise par une approche interdisciplinaire qui engage les notions d'espace et de temps d'une manière qui rappelle le travail de l'anthropologue ou de l'ethnologue. L'artiste étudie un territoire et un contexte définis en procédant par enquêtes, recueillant des témoignages et des histoires. L'architecture et les formes urbaines qui occupent le tissu social, en tenant compte des différentes manifestations de leurs transformations, représentent des points d'ancrage de la recherche artistique de Virginie Laganière. Tentant de démystifier les systèmes et les structures des formes du pouvoir établi, elle pose un regard critique sur le néolibéralisme d'après-guerre, et aborde les choses d'un point de vue pacifique, orienté vers le présent et l'avenir des communautés. Elle expose des photographies, des vidéos, des environnements et des installations sonores in situ. Ces divers éléments sont souvent intégrés dans des dispositifs qui tissent une trame narrative et interagissent avec différents secteurs des sciences humaines, la politique, l'économie, l'histoire, la sociologie, l'urbanisme, l'architecture et les études culturelles.

La façon dont Laganière conçoit l'interrelation entre le développement de l'espace urbain et l'architecture en conjonction avec une perspective sociale et historique s'inspire de la méthode de l'historien de l'architecture et de l'urbanisme Jean-Louis Cohen. Selon une circulation spatiale et temporelle, ce dernier organise des idées et des formes, des sujets et des objets. Cohen

accompagne le lecteur dans l'architecture du XX^e siècle comme s'il s'agissait d'un voyage, avec ses traversées et ses bifurcations, ses retours en arrière et ses bonds en avant². Ainsi, l'architecture est abordée comme une discipline perméable, traversée par la transversalité.

La pratique de Laganière s'accorde avec la pensée de l'architecte et théoricien suisse Bernard Tschumi, lorsque ce dernier écrit, en 1996, dans son livre *Architecture and Disjunction*, qu'il n'existe pas d'architecture sans programme, sans action et sans événement. Dépourvue d'autonomie, la forme n'incarne pas la pureté et la neutralité. S'opposant à ce que l'architecture soit réduite à un langage, il préfère qu'elle soit associée au terme fonction afin de préconiser les mouvements des corps, des actions et des événements qui prennent place dans l'espace, en continuité avec la dimension sociale de l'architecture. Tschumi dénonce l'attention couramment allouée en priorité à l'aspect formel ou matériel des édifices et des villes, au détriment d'un questionnement sur les événements qui vont se tenir à ces endroits³.

Afin de répondre à la proposition du Printemps numérique et de Montréalissimo, le travail de Virginie Laganière ne traite pas directement de la technologie et ne cherche pas non plus à converger vers ce but. L'usage des technologies d'enregistrement qu'elle emploie se fait outil et/ou instrument, lesquels s'insèrent dans une suite d'opérations de la production. L'artiste s'ouvre à un large spectre d'équipements domestiques et familiers, au passé récent, ou appartenant à l'univers vintage, choisis dans le but de référer à quelque chose de précis dans une imagerie particulière. Jonathan Sterne, théoricien des communications, considère que la téléphonie, l'enregistrement sonore et la radio proviennent à l'origine d'une culture commune, comme des champs culturels et sociaux qui entretiennent un lien cohésif⁴. Mais pour des raisons économiques, historiques et sociales, entre autres, les machines découlant de ces technologies se sont vues attribuer des fonctions distinctives et spécialisées. En réalité, ces machines, d'un point de vue mécanique, ont le potentiel d'accomplir les mêmes fonctions⁵. Chez Laganière, on retrouve également cette interchangeabilité; le choix d'une technologie est déterminé par rapport à l'impact recherché sur la diffusion, qui contribue à concevoir l'atmosphère et la mise en scène. La diffusion sonore et/ou vidéo est souvent intégrée à des installations, à titre d'élément d'accompagnement, dans le dessein de générer des



1



2



1



3



3



3

énoncés. L'artiste sonore Brandon LaBelle exprime ainsi le pouvoir du son à engendrer des vecteurs d'idées : « La dimension la plus puissante que j'ai toujours perçue à propos du son, c'est sa capacité à intégrer, perturber, ou stimuler d'autres choses, aussi bien des objets visuels, des constructions spatiales que des rassemblements sociaux⁶.

À travers une sélection de corpus, nous allons maintenant revisiter l'œuvre de Virginie Laganière, qui s'articule autour des thèmes du post-olympique et de l'équipement militaire.

Depuis quelques années, l'artiste poursuit une série sur le post-olympique. Au moment de la rédaction de cet article, elle venait de conclure, en compagnie de l'artiste Jean-Maxime Dufresne, une résidence à Tokyo, où ils ont tous deux étudié les préparatifs des Jeux olympiques d'été qui auront lieu en 2020. Une ville qui accueille les Jeux olympiques devient une cité sous les projecteurs. Cet événement phare, qui rayonne à l'international, apporte à la ville son lot d'impacts, comme ceux de la transformation et du renouveau urbain en vue des préparatifs, par exemple. Ces olympiades de Tokyo ne font pas exception. Dans cette veine de reconfiguration urbaine, deux projets qui suscitent la controverse attirent l'attention de Laganière et de Dufresne : la destruction de l'hôtel Okura, joyau du patrimoine architectural issu de l'époque moderniste, et l'éventuel déplacement du célèbre marché de poisson Tsukiji, le plus grand marché de ce type au monde. Déplorant ces actions, Hiroyasu Fujioka, professeur d'histoire de l'architecture à l'Institut de technologie de Tokyo, considère que « ...l'architecture est traitée comme une marchandise et les terres sont simplement considérées comme un produit, de sorte que ce qui est sur cette terre est facilement démoli⁷. »

Les deux artistes documentent les installations olympiques des années 60 et celles d'aujourd'hui, en chantier, ainsi que les bâtiments des environs et ceux qui fournissent une résonance avec leur recherche. Ils capturent des images (fixes ou en mouvement) et des sons, non pas d'un angle strictement documentaire ou historique, mais en vue d'élaborer des plurinarrativités ou de nouvelles narrativités. Ce matériel accumulé servira à une future installation vidéo, dont la formule n'est pas encore définie.

Laganière a déjà pris part à deux expositions qui explorent la situation post-olympique : *Post-Olympiques/Olympic Afterlife* et *Le Vaisseau – Solid Void*. La première

a été présentée à Québec au centre Vu, en 2014. Cette exposition solo, en collaboration avec Jean-Maxime Dufresne, interroge les réalités post-olympiques des Jeux de Pékin de 2008. Des photographies de différents formats introduisent des situations de la vie de tous les jours en relation avec les installations olympiques. Au centre de la galerie, une sculpture de néon fait écho aux formes des rampes du saut à ski.

Le Vaisseau/Solid Void, exposition monographique de Laganière pour laquelle j'ai agi comme commissaire à la Fonderie Darling/Quartier éphémère, en 2013, cultive des liens étroits entre architecture et politique. Ce volet de la série élabore un environnement qui pose un regard critique sur des vestiges architecturaux issus de l'ère soviétique ou influencés par le modernisme des années 60-80, comme témoins de l'étendue des aspirations associées au projet politique de l'époque, et en contrepartie, du désenchantement lié à leur échec. Deux corpus d'œuvres photographiques documentent des bâtiments et des monuments en Finlande, en Estonie et en Russie. Pendant la Guerre froide, ces imposantes architectures de béton, outils de propagande politique, incarnaient et glorifiaient le pouvoir, tout en véhiculant l'affirmation de la grandeur d'une nation.

Laganière a sélectionné des constructions pour leur caractère avant-gardiste et leur force sémantique. Leurs formes aux références futuristes répondent ainsi à un programme politique ambitieux qui comprenait notamment la conquête de l'espace, ce que le Linnahall, palais de la Culture et des Sports Lénine, montre bien. Entre 1976 et 1980, cette gigantesque structure a été réalisée à Tallinn, capitale de l'Estonie, par l'architecte Raine Karp, assisté de Riina Altmäe, afin d'accueillir les disciplines de la voile et les régates lors des Jeux olympiques de Moscou de 1980. Abandonnée depuis 2009, la friche de béton est devenue, au fil des ans, une icône qui rassemble les chercheurs autour de la thématique du développement urbain. Vitrine de la puissance de l'Union soviétique aux allures très solennelles, le Linnahall incluait un amphithéâtre de 4 600 sièges, un anneau de glace, une allée de bowling, une cafétéria, un immense toit faisant figure de terrasse et une grande place publique. Les autres constructions photographiées qui sont exposées rappellent un vaisseau spatial pour le *Complexe Mémorial de Maarjamäe*, à Tallinn, et une fusée pour l'Institut de recherche robotiques & techniques cybernétiques





Virginie Laganière, *Post Olympiques*,
installation photographique, 2014.
Projet en cours de 2012 à 2015.
En collaboration avec Jean-Maxime Dufresne, VU, Québec.
Photo : Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne.

à St-Pétersbourg, en Russie. Une série de quatre photographies transférées sur du papier millimétrique décontextualisent les bâtiments. La sculpture d'art public *Moduli (Rakentajaveistos)/The Module*, à Helsinki en Finlande, fait partie de ces tirages : le monolithe en béton armé présente une forme qui oscille entre l'abstraction et la figuration, et inspire un visage à l'expression sévère qui donne l'illusion d'observer. Au centre de la galerie, une sculpture sonore fait référence au profil du Linnahall, diffuse une pièce, composée à partir d'échantillons captés sur le site et d'extraits transformés de musique populaire du groupe estonien Ruja, qui figurait au palmarès du top 10 en 1980. La composition de nature ambiante marque un moment de calme à travers l'agencement d'un flux continu de sonorités dominées par des pulsations aux consonances de science-fiction, ponctuées de textures.

Toblerones, projet conduit en Suisse lors d'une résidence de l'artiste à Bâle, s'insère dans l'idée de la réappropriation des équipements militaires. Présentée lors de l'édition 2015 d'Art souterrain sous le thème « La sécurité dans notre société. Qu'advient-il de nos espaces de liberté ? », la série de photographies et l'installation lumineuse soulèvent des interrogations sur le rapport aux nombreux dispositifs de sécurité mis en place dans une société pour assurer la protection de ses citoyens.

Laganière brosse le contexte d'où émerge *Toblerones* :

« Érigé pendant la 2^e Guerre mondiale, le sentier des Toblerones est une ligne de défense antichars située en Suisse pour prévenir l'invasion allemande. Son appellation lui a été octroyée par les habitants de la région de par la ressemblance formelle entre les blocs de béton triangulaires et le fameux chocolat suisse du même nom. D'une longueur d'environ 17 kilomètres, le parcours des Toblerones traverse une succession de sites naturels, mais aussi des zones industrielles et résidentielles. Cet extraordinaire dispositif de sécurité s'inscrit aujourd'hui dans le paysage idyllique suisse tel un objet incongru, hors du temps. Ce qui permet de réfléchir aux nombreux dispositifs de sécurité actuels et de reconsidérer le devenir de ceux-ci; que reste-t-il de ces équipements de protection plusieurs décennies après que le danger alors imminent ne soit plus d'actualité ? Dans cette partie de la Suisse pastorale, les imposants

blocs de béton demeurent indélogeables et font partie intégrante de la vie quotidienne; un garçon s'en sert de manière créative, il y installe des ballons de caoutchouc qu'il tente de faire tomber à l'aide d'un lance-pierres; des locaux les recyclent en cabanons d'entreposage, d'autres résidents s'en servent pour poser leurs poubelles, un pont les utilise comme fondations. Autant de formes de réadaptation qui peuvent faire oublier ou au contraire permettent de réactiver un pan important de l'Histoire⁸. »

Les nouveaux usages des Toblerones évoquent la position de Bernard Tschumi sur la notion de détournement. Partant du postulat qu'historiquement, l'architecture est au service du pouvoir en place, et a pour fonction de projeter une image des institutions et de la structure socioéconomique, Tschumi renverse ce principe en soutenant que l'architecture et les villes peuvent déclencher des **changements culturels, sociaux et politiques**. Il pose la question : « Est-ce qu'un espace peut être un instrument paisible provenant de la transformation sociale, un moyen de changer la relation entre l'individu et la société en générant un nouveau mode de vie⁹ ? »

L'exposition de groupe *Fugue urbaine* (2010), commissariat que m'a confié la Fonderie Darling/Quartier éphémère, offre matière à réflexion autour d'un secteur de Montréal qui connaît un renouveau urbain et subit la gentrification.

Situé sur la rue Ottawa, le parcours composé d'œuvres in situ d'artistes canadiens et internationaux traverse les quartiers historiques du Faubourg des Récollets et de Griffintown. Regroupées autour de deux sites, soit l'ancien édifice de la New City Gaz et deux viaducs construits sous l'actuelle autoroute Bonaventure, les propositions artistiques s'entrelacent avec le tissu urbain au moment où un secteur du quartier Griffintown est sur le point de connaître une transformation radicale. La Société du Havre, un organisme paramunicipal de la Ville de Montréal, annonçait l'affaissement et la reconversion de l'autoroute Bonaventure en boulevard urbain dès 2011 (ce qui n'a pas encore eu lieu).

La trame historique de Griffintown se voit derechef menacée par cette future entaille. Un scénario semble se répéter : déjà, dans les années 60, en vue de se doter d'une image de prestige, une partie du quartier avait été démolie pour la construction des autoroutes Bonaventure et Ville-Marie, concourant ainsi à le défigurer et à l'isoler.





Virginie Laganière, série *Tablerones*, 2015. Photographie numérique ; exposition collective à Art Souterrain 2015 : *Sécurité : que reste-t-il de nos espaces de liberté ?*, Palais des congrès, Montréal. Photo : Virginie Laganière.



Face à cet éventuel développement massif, les artistes ont été **conviés à investir les lieux avec un regard critique**. Ils récupèrent et s'alimentent aux traces du passé et du présent, s'inspirent des préoccupations et réalités sociales, politiques et économiques affectant le site et les habitants. Par le fait même, *Fugue urbaine* amène le promeneur à expérimenter et percevoir autrement une enclave remodelée, le Faubourg des Récollets, ainsi qu'une autre se situant au carrefour d'une identité vacillante, Griffintown. On y découvre notamment une

fiction sonore autour de la voiture *Phantom Rides*, de Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne. Leur installation est grandement influencée par l'historien de l'architecture britannique Reyner Banham et son livre *Los Angeles: the Architecture of Four Ecologies* (1971), un ouvrage qui célèbre la mobilité en voiture à travers les grands boulevards et les autoroutes ceinturant Los Angeles. **Banham aborde la matière par la psychogéographie**, et remet en valeur ce qui n'appartient pas aux canons et aux mouvements dominants de l'Histoire.

Virginie Laganière correspond à la figure de l'artiste chercheuse, voire exploratrice, qui interroge les mécanismes de phénomènes urbains. Les fréquents déplacements qu'elle effectue afin de faire des études de terrain lui permettent de juxtaposer les résidences. Cette mobilité est devenue un véritable mode opératoire. Étudier son œuvre nous amène aussi à beaucoup de mouvement et de dynamisme, car nous devons composer et équilibrer notre discours avec une multiplicité de domaines de connaissances. Loin d'aspirer à roman-



Virginie Laganière, *La Station*, [Linnahall ou Palais de la Culture et des Sports V.I. Lénine, Tallinn (Estonie), 1980, architectes : Raine Karp et Riina Altmäe], sculpture sonore : bande son (11:19 min.), bois, peinture, système de diffusion sonore, foam, vinyl, métal, éclairage, 2013. Photos : Guy L'Heureux. *Le Vaisseau/Solid Void*, Fonderie Darling/Quartier éphémère, Montréal, 2013.

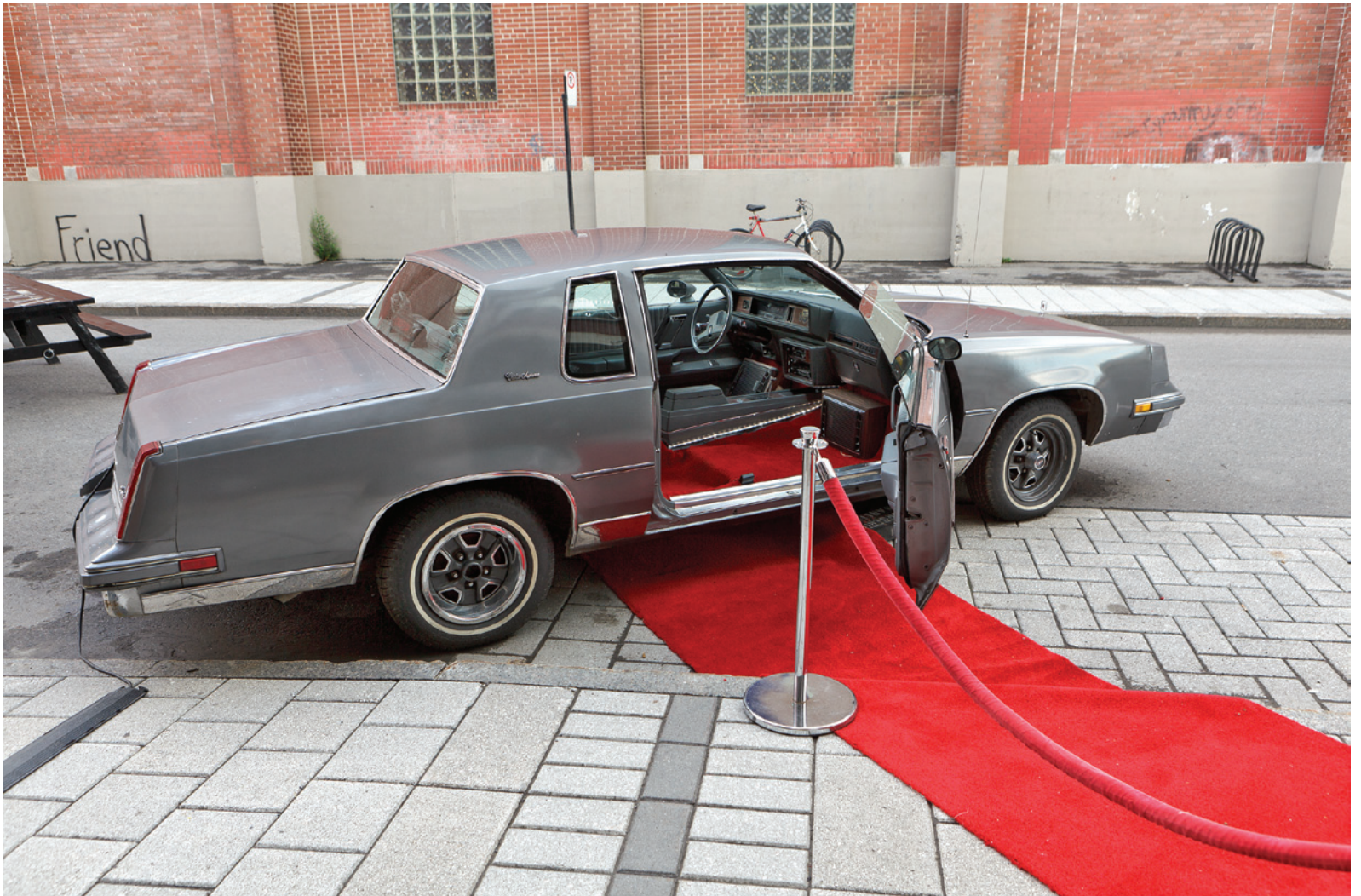
tiser la trame de l'Histoire, le travail de l'artiste montréalaise vise plutôt à réactiver à rebours des contextes historiques marqués d'une forte portée idéologique.

Esther Bourdages

Esther Bourdages œuvre dans le milieu des arts visuels à titre d'auteure et de commissaire indépendante. Titulaire d'une maîtrise en Histoire de l'art de l'Université de Montréal portant sur le sculpteur suisse Jean Tinguely, elle étudie la sculpture dans le sens élargi (art in situ, installation), souvent en relation avec l'art sonore et les arts numériques.

- 1 Site Internet de Virginie Laganière consulté le 4 juillet 2015, <http://www.virginielaganiere.com/About-Bio-1>.
- 2 Pierre Chabard, « Jean-Louis Cohen/L'Architecture au futur depuis 1889 », *Critique d'art* [en ligne], vol 40 (2012), mis en ligne le 1^{er} novembre 2013, consulté le 4 juillet 2015, <http://critiquedart.revues.org/5706>.
- 3 Bernard Tschumi, *Architecture and Disjunction*, Cambridge, MA, The MIT Press, 1996, introduction.
- 4 Jonathan Sterne, *The Audio Past*, Durham, Duke University Press, 2003, p. 184.
- 5 *Ibid.*, p. 183.
- 6 Brandon LaBelle, *Live Bootleg*, Les Presses du réel, Dijon, 2008, p. 43.

- 7 Anna Fifield, « As Olympics loom, a landmark of Japanese modernism will be torn down », *Washington Post*, 2 février 2015, http://www.washingtonpost.com/world/asia_pacific/as-olympics-loom-a-landmark-of-japanese-modernism-will-be-torn-down/2015/02/01/f55fc992-84fd-4095-8b2f-2034c7a837b2_story.html. Notre traduction.
- 8 Site Internet de Virginie Laganière, consulté le 4 juillet 2015, <http://www.virginielaganiere.com/Toblerones-2015>.
- 9 Bernard Tschumi, *Ibid.*, p. 8. Notre traduction.





Virginie Laganière et Jean-Maxime Dufresne, *Phantom Rides*, 2010.
Exposition collective, *Fugue urbaine*, Fonderie Darling / Quartier éphémère, Montréal.
Photos : Guy L'Heureux.